



HAL
open science

Études birmanes en hommage à Denise Bernot. Introduction

Pierre Pichard, François Robinne

► **To cite this version:**

Pierre Pichard, François Robinne. Études birmanes en hommage à Denise Bernot. Introduction.
Pierre Pichard, François Robinne. Etudes birmanes en hommage à Denise Bernot, 9, Ecole française
d'Extrême-Orient, pp.15-24, 1998, Études thématiques, 978-2-85539-608-8. halshs-01866914

HAL Id: halshs-01866914

<https://shs.hal.science/halshs-01866914>

Submitted on 5 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION

Dans les conditions actuelles de la recherche, construire des séries rassemblant la totalité des sources conservées est une tâche inaccessible. [...] En dépit d'instruments précieux, au premier rang desquels l'indispensable Index of Christian Art de Princeton, l'état actuel des outils de recherche documentaires, très insatisfaisant malgré les progrès accomplis, limite malheureusement la portée de la démarche sérielle.

Jérôme Baschet, «Inventivité et sérialité des images médiévales - Pour une approche iconographique élargie», *Annales H.S.S.*, 51-1, janvier-février 1996, p. 113.

À lire ce constat, écrit en 1996 à propos de l'iconographie de ce moyen-âge européen dont la bibliographie occuperait quelques centaines de pages, le chercheur qui travaille sur la Birmanie (aujourd'hui Myanmar) vacille entre l'exaltation du défricheur et le découragement devant l'ampleur de l'inexploré. Car que dire alors de son terrain, un des pays de l'Asie du Sud-Est dont l'étude est la plus lacunaire, dont la connaissance reste la plus inégale et fragmentée?

Ce retard s'explique par l'isolement et le repli sur soi que s'est imposée la Birmanie depuis 1962, qui ont lourdement affecté la formation, la compétence et les travaux des chercheurs nationaux, en particulier de la jeune génération privée de tout contact avec la communauté scientifique internationale, alors que réciproquement la difficulté d'y séjourner et d'y travailler ont entravé les travaux des chercheurs étrangers de toutes disciplines.

Dans un contexte si défavorable, c'est à la personnalité et à l'énergie de Denise Bernot que les études birmanes doivent leur développement en France dans les trente dernières années. Créatrice de la chaire en 1966, elle assure jusqu'en 1990 l'enseignement de la langue et de la civilisation birmanes, et contribue à former la génération actuelle de birmanologues. Son action dépasse alors largement les salles de cours. S'attachant à élaborer les premiers outils de recherche en langue française, dictionnaires, bibliographies et manuels de langue, elle a aussi à cœur de mettre en valeur les qualités de futurs chercheurs de ses étudiants, de les suivre pas à pas dans

leur progrès, de les encourager à entreprendre des études originales. Qu'elle soit parvenue à assurer à la plupart d'entre eux de longs séjours d'étude en Birmanie donne la mesure de son inlassable obstination et de l'efficacité du soutien concret qu'elle ne cesse de leur apporter, avec une disponibilité de tous les instants, une ouverture d'esprit prête à accueillir avec la même attention un dictionnaire d'architecture et une nouvelle moderne sur des bonzillons, des textes administratifs portant sur l'irrigation au XVIII^e siècle et des traités culinaires... Elle leur ouvre aussi sa maison, leur donne un accès sans limite à sa bibliothèque personnelle et les aide à trouver les moyens nécessaires à la poursuite de leur travaux: depuis que Denise Bernot a quitté l'enseignement, les nouveaux étudiants comme ses anciens élèves empruntent toujours le chemin d'Antony, et les textes français réunis dans ce volume ont, pour la plupart, puisé leur inspiration dans la maison chaleureuse qui reste le cœur des études birmanes en France.

Qu'elles relèvent du domaine historique ou archéologique, linguistique ou ethnologique, les contributions présentées ici s'inscrivent dans la continuité des travaux antérieurs. L'irremplaçable collection du *Journal of the Burma Research Society*, publié depuis 1911 et brutalement suspendu en 1979, avait progressivement ouvert tous les champs de la recherche. Les plus grands noms des études birmanes y ont collaboré, G.H. Luce en premier lieu par des articles qui font toujours référence, tant sur l'archéologie que sur des points d'histoire, d'épigraphie, de linguistique ou d'histoire économique, mais aussi J.S. Furnival, qui basa sur la Birmanie sa critique de l'économie coloniale, C.O. Blagden sur l'épigraphie pyu, D.G.E. Hall sur l'histoire, Ch. Duroiselle sur l'archéologie, et nombre d'auteurs birmans, de Taw Sein Ko à U Than Tun, de Pe Maung Tin à Hla Pe, de Lu Pe Win à Nai Pan Hla. Nous rêvons tous du jour où ces textes souvent difficiles à trouver¹, complétés par les volumes sans postérité du *Bulletin of the Burma Historical Commission* (1960-64), feront l'objet d'une édition indexée, par exemple sur CD-rom.

Pendant que s'isolait la Birmanie, où pourtant des universitaires passionnés comme U Thaw Kaung ou U Than Tun parvenaient à force de ténacité à transmettre à leurs étudiants l'exigence de méthodes solides associées à un amour lucide pour leur culture, de rares foyers d'études birmanes s'organisaient à l'étranger autour de l'enseignement de la langue, et plusieurs chercheurs poursuivaient une recherche patiente: la bibliographie de 1985 à 1998 qui figure dans cet ouvrage, aussi complète que possible à défaut d'être exhaustive, atteste l'ampleur et la diversité de ces travaux. Un accès plus facile depuis 1994, et un intérêt mieux partagé pour la Birmanie, favorisent le développement de ces centres d'études: en France, une étroite collaboration réunit les chercheurs et enseignants de l'Institut de Recherche sur le Sud-Est Asiatique (IRSEA-CNRS), du Laboratoire Asie du Sud-Est et Monde Austronésien (LASEMA-CNRS), de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO), et de l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco); aux États-Unis, le Burma Studies Center de DeKalb (North Illinois University) organise de fréquentes tables rondes et a publié en 1997 le premier numéro d'un périodique entièrement consacré à la Birmanie, le *Journal of Burma Studies*. C'est encore, au Japon, le Burma Research Group (University of Foreign Studies, Tokyo), en Angleterre le noyau constitué depuis longtemps autour de John Ockell à la School of Oriental and African Studies et appuyé sur la vaste documentation

1. Sinon dans la coûteuse réimpression des volumes 1 à 31 chez Kraus Reprint (New York).

conservée à la British Library, c'est même le tout jeune Myanmar Study Centre, curieusement abrité dans le bâtiment des sciences pharmaceutiques de l'Université de Pitsanulok en Thaïlande.

Les moyens actuels de communication permettent de multiplier contacts et rencontres, voire d'initier quelques synergies. La multiplication des rencontres internationales prouve la détermination des chercheurs à sortir de leur isolement. En août 1988, le symposium international réuni à Pagan par l'Université Sophia de Tokyo faisait figure d'événement pionnier. Il fut suivi en mai 1993 par le colloque de l'Université Humbolt de Berlin. En novembre 1995, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Université de Yangon (Rangoon), Daw Ni Ni Myint, directrice de l'Universities Historical Research Centre, ouvrait à Yangon une série de colloques, organisés les trois années suivantes avec la collaboration de l'Institute of Asian Studies de l'Université de Chulalongkorn. Outre ces rencontres internationales, la faculté de consulter maintenant sur les sites de la toile électronique mondiale les projets d'études et les programmes de recherche aussi bien que le catalogue des bibliothèques spécialisées ne peut qu'amplifier ce mouvement.

* * *

Si les études historiques n'échappent pas aux contraintes qui, en Birmanie, jouent au détriment de la recherche en général, elles constituent encore une sorte de tradition aux allures de mythes fondateurs. Les scientifiques voient ainsi la récupération de leurs travaux d'un œil amusé lorsque tout un chacun s'affirme volontiers historien; leur regard est beaucoup plus attentif et critique lorsqu'il s'agit de faire dire à l'histoire ce que l'on souhaiterait entendre ou de préjuger de ce que l'on souhaiterait voir extraire d'un chantier archéologique. Les connaissances encyclopédiques de George Cœdès lui donnaient un accès direct aux sources pâlies et sanskrites, mais il bénéficiait néanmoins déjà d'une documentation solide sur la Birmanie pour rédiger les chapitres consacrés aux royaumes pyu, môn et birman dans ses *États hindouisés*, avec en particulier les premières listes et traductions des inscriptions réunies par les historiens birmans, puis par Charles Duroiselle dans son *Epigraphia Birmanica*. Outre les inscriptions, les sources que constituent les manuscrits, les chroniques, les édits royaux, mais aussi l'architecture monumentale et son lot de peintures murales et de sculptures ont contribué à ce que le domaine historique au sens large – c'est-à-dire incluant l'archéologie, l'épigraphie, l'iconographie – ait très tôt fait l'objet d'un développement que n'ont pas connu, ou plus tardivement, les autres disciplines. La fondation dès 1881 du service archéologique de Birmanie, qui demeura jusqu'en 1934 une division de l'Archaeological Survey of India pour devenir aujourd'hui le Department of Archaeology, avait donné un cadre institutionnel solide à l'archéologie birmane. Si son activité a longtemps privilégié les études épigraphiques, ainsi que le dégagement et la conservation des monuments lorsque son budget le permettait, les campagnes de fouilles conduites par Aung Thaw à Beikthano dans les années cinquante ont très largement élargi notre connaissance de la civilisation pyu, sur laquelle les travaux de Janice Stargart ont récemment fait le point. Là encore, la relève des archéologues birmans formés en Angleterre ou en Inde est mal assurée, même si l'ouverture récente d'un Département d'archéologie à l'Université de Rangoon permet d'espérer quelques progrès. Il n'est malheureusement que trop clair que l'actuel

Gouvernement birman entend placer l'archéologie au seul service d'un tourisme supposé plus attiré par le spectaculaire que par l'authentique: les crédits généreusement alloués à la médiocre reconstruction du palais de Mandalay comme à celle, totalement hypothétique, du palais de Pegu, sont sans commune mesure avec les sommes consacrées à la recherche ou au nécessaire entretien des monuments anciens.

L'intérêt pour l'histoire ne s'est pourtant jamais démenti, tant du côté birman qu'occidental, mais les difficultés d'une formation ouverte préparent en ce domaine de sombres perspectives. Si nous avons le privilège de pouvoir publier ici trois des maîtres qui ont contribué à écrire l'histoire de la Birmanie et à en enrichir le fonds documentaire, l'absence, dans ce volume, de jeunes historiens birmans est symptomatique d'un retard annoncé dont la recherche birmane subit déjà les conséquences.

Aussi a-t-il fallu attendre le tournant des années 1980 pour que voient le jour, mais hors de Birmanie, des ouvrages dans lesquels l'organisation politique et religieuse apparaît organiquement liée au contexte social, apportant aux recherches historiques une dimension globale qui faisait jusqu'alors pour partie défaut: E. Michael Mendelson ouvre la voie en 1975 avec *Sangha and State in Burma, A Study of Monastic Sectarianism and Leadership*, suivi en 1978 par la thèse de W.J. Koenig, *The Early Konbaung Polity 1752-1819, a Study of Politics, Administration and Social Organization in Burma*, publiée en 1990. Trois études majeures feront suite: *Burmese Administrative Cycles: Anarchy and Conquest c. 1580-1760* de V. Lieberman (1984), *Pagan, the Origins of Modern Burma*, de Michael Aung-Thwin (1985), *The State in Burma*, un ouvrage de synthèse de Robert H. Taylor (1987).

D'un autre côté, cette difficulté d'accès depuis 1962 a eu aussi pour conséquence d'inciter les chercheurs étrangers à explorer leurs archives nationales pour y trouver les traces des contacts historiques entre la Birmanie et le monde extérieur. Portugais, Hollandais, Français et Anglais d'une part, Srilankais et Thaïs de l'autre ont repris cette tradition qu'avaient, là encore, inaugurée plusieurs articles anciens du *Journal of the Burma Research Society*. Ici-même, les contributions de Sylvie Pasquet, de Geneviève Bouchon, de Daw Yin Yin Myint et de L.E. Bagshawe s'inscrivent dans cette optique, tandis que Maria Ana Marques Guedes retourne le miroir en étudiant les réactions birmanes face à l'irruption des Portugais.

L'Arakan est une région singulière, dont l'histoire et la culture n'ont cessé de côtoyer celles de la Birmanie sans pourtant s'y confondre. Depuis la thèse pionnière de Pamela Gutman² et les études de Lucien Bernot sur les communautés arakanaises expatriées, les travaux s'y sont poursuivis en archéologie par les fouilles de U Nyunt Han sur le site de Vesali de 1979 à 1984, qui n'ont malheureusement pas fait l'objet d'une publication scientifique, et en histoire de l'art par plusieurs articles de Marie Gatelier et de Catherine Raymond, tandis que Jacques Leider et Michael Charney s'attachent à en préciser l'histoire. Dans des conditions difficiles et avec des moyens dérisoires, quelques chercheurs arakanais parviennent à publier leurs études, malheureusement peu connues car le plus souvent confidentielles.

* * *

2. *Ancient Arakan: with Special Reference to its Cultural History between the 5th and 11th Centuries*, Australian National University, 1977, 376 p., bibliographie.

Conjointement aux recherches historiques, le domaine linguistique a fait l'objet de travaux anciens. La foisonnante diversité de la Birmanie, qu'avaient commencée à défricher les trois premiers volumes du monumental *Linguistic Survey of India* de G.A. Grierson, publié entre 1903 et 1928, a donné lieu à nombre d'études, tant sur la langue birmane elle-même et les langues apparentées que sur celles des ethnies périphériques, études d'ailleurs souvent ethnologiques autant que linguistiques.

Deux auteurs ont plus particulièrement contribué au développement de la linguistique structurale: H.L. Shorto pour ce qui concerne les Môn et la famille austro-asiatique dans son ensemble, André-Georges Haudricourt concernant la phonologie diachronique et la reconstitution du karen commun.

À la suite de Gordon H. Luce, de Robert Shafer et de Paul K. Benedict, les travaux de linguistique se sont étendus à l'étude systématique de la famille tibéto-birmane. Un *Atlas ethno-linguistique* des trois mots «dent», «sel» et «chien» en Asie du Sud-Est a vu le jour en 1971, avec trois cartes consacrées à la famille tibéto-birmane sous la coordination de Lucien Bernot et des chercheurs du CeDRASEMI et de la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études. Mais c'est, à Paris, sous l'impulsion de Martine Mazaudon et de Boyd Michaiovsky, du LACITO-CNRS (Langues et Civilisations à Tradition Orale), et, à Berkeley, de James A. Matisoff, éditeur depuis 1974 de la revue *Linguistics of the Tibeto-Burman Area*, que les études linguistiques ont connu et connaissent leur véritable essor. C'est dans ce contexte que Denise Bernot, à la suite de sa thèse sur le *Prédictat en birman parlé*, travaille depuis plusieurs décennies à la reconstruction des formes anciennes du birman au travers des dialectes.

La littérature birmane est étudiée parallèlement. À Londres, Anna Allot s'attache à faire connaître les œuvres d'auteurs contemporains en décryptant les métaphores et les allégories qui leur permettent de déjouer la censure institutionnelle. Le nombre de traductions d'œuvres birmanes dans les langues occidentales reste encore très maigre. On doit à Marie-Hélène Cardinaud d'avoir commenté et traduit en français une partie de l'œuvre de Ludu U Hla consacrée à la tradition orale des minorités de Birmanie et des Birmans eux-mêmes. Cet auteur-éditeur a permis en effet que soient collectés, dans les années 1960-1970, un grand nombre de mythes fondateurs et de contes étiologiques. Pour être considérable, l'œuvre a néanmoins l'inconvénient majeur de ne présenter que des traductions en langue birmane, sans que nous soient connues les versions vernaculaires qui auraient pourtant été d'une grande utilité.

* * *

La diversité et la qualité de ces travaux historiques et linguistiques contrastent avec le retard accumulé en ethnologie. La documentation ethnographique relative aux Birmans fut longtemps limitée à des ouvrages comme le *Burma* de Max et Bertha Ferrars et, surtout, *The Burman: His Life and Notions* de Shway Yoe (pseud. de Sir G. Scott), dont les références font certes autorité mais qui datent tout de même de la fin du XIX^e siècle. Or, de même que les très rares études consacrées aux minorités dans la décennie suivant l'indépendance ont marqué le passage de l'ethnographie à l'anthropologie, la même époque connaîtra un renouveau des études ethnologiques consacrées spécifiquement aux Birmans. Deux domaines ont plus particulièrement fait l'objet de travaux conséquents: la parenté et les études religieuses. Le nombre de chercheurs ayant eu recours à cette époque à la pratique du terrain est tout aussi limité que les domaines traités. Melford Spiro, après un séjour de longue durée dans un village de Birmanie

centrale, publia trois ouvrages de référence : *Burmese Supernaturalism: a Study in the Explanation and Reduction of Suffering* (1967 et 1978), *Kinship and Marriage in Burma: a Cultural and Psychodynamic Analysis* (1977) et *Buddhism and Society: a Great Tradition and its Burmese Vicissitudes* (1980); Manning et June Nash adoptèrent dans les années 1960 une approche politique de l'anthropologie, au niveau d'une communauté villageoise. Quant aux auteurs Birmans, tels que Htin Aung et Daw Mi Mi Khaing, force est de constater que, malgré les qualités de leurs travaux, leurs ouvrages relèvent plus des études folkloriques que de l'ethnologie.

Le coup d'État de 1962 et la fermeture des frontières qui s'ensuivit ont mis un frein à ces recherches. Bien que limitées par des conditions administratives très strictes, des enquêtes de terrain ont été à nouveau entreprises auprès des Birmans à partir des années 1980, en particulier par Gustav Houtman, Hiroko Kanawami, Guy Lubeigt, Claude Delachet-Guillon, Bénédicte Brac de la Perrière, François Robinne. Leurs études développent sur d'autres bases les thèmes abordés par leurs prédécesseurs, notamment dans le domaine des études religieuses, des systèmes technologiques ou des relations inter-ethniques.

Les années 1990 voient apparaître une nouvelle génération d'ethnologues occidentaux et japonais, mais la discipline n'en reste pas moins à ses balbutiements. L'enseignement de l'ethnologie en Birmanie est trop réduit pour former les chercheurs nationaux. Dans une communication récente, donnée en novembre 1995 lors du colloque international de l'Université de Rangoon, l'historien Myo Myint plaida brillamment en faveur d'une nécessaire interdisciplinarité entre l'archéologie, l'histoire et l'anthropologie. Puisse-t-il être entendu.

La période coloniale a vu le développement de monographies limitées pour la plupart aux minorités. De qualité inégale, ces travaux précurseurs n'en sont pas moins des documents précieux, l'accès à ces minorités ayant été par la suite interdit. J.H. Hutton et J.P. Mills avaient ouvert dans les années 1920 l'importante série de monographies sur les Ao, Lhota, Angami et autres Konyak Naga; Gilhodes s'est consacré aux Kachin (les Jingpaw); W.R. Head et H.N.C. Stevenson, dont les recherches sur les groupes Chin ont été publiées respectivement en 1917 et en 1943. Les Shan, avec Milne et Cochrane, les groupes Karen avec Marshall, comme les autres minorités ont également eu leurs lots d'ethnographes, tous pour la plupart fonctionnaires britanniques ou missionnaires, et tous hommes de terrain avérés. À cette importante littérature coloniale, il convient d'ajouter les *Gazetteers*, d'un intérêt inégal mais parfois précieux dans leur souci d'une exposition encyclopédique, comme le volumineux *Gazetteer of Upper Burma and the Shan States* compilé en 1901 par Scott et Hardiman.

Dans la courte période entre l'indépendance et le coup d'État de 1962, des études de portée plus générale ont vu le jour dans la mouvance du courant structuraliste. Dans son analyse comparative des *Political Systems of Highland Burma* (1954), Edmund Leach a apporté la dimension théorique qui faisait jusqu'alors défaut, même si le retentissement de cette œuvre chez les anthropologues n'a eu que peu d'effets sur les études birmanes. F.K. Lehman a fort heureusement contribué à mettre la théorie à l'épreuve du terrain dans son livre *The Structure of Chin Society*, publié en 1963 – ouvrage auquel feront suite des études conséquentes, par le même auteur, sur les groupes Karen et les relations inter-ethniques à la frontière birmano-thaïe. Sans avoir la même

ambition théorique, l'ouvrage d'André Bareigts *Les Lautu. Contribution à l'étude d'une organisation sociale d'une ethnie chin de Haute Birmanie* (1981) s'inscrit dans la continuité de ces travaux consacrés essentiellement à une anthropologie du politique.

On doit à Lucien Bernot d'avoir développé dans *Les paysans arakanais du Pakistan Oriental, l'histoire, le monde végétal et l'organisation sociale des réfugiés Marma (Mog)*, ouvrage publié en 1967, une approche s'attachant à rendre compte des moindres détails de la culture matérielle ou de l'organisation sociale. Il y voyait quant à lui l'espace de liberté qu'occultent les modèles théoriques: la raison sans doute pour laquelle ses travaux sur la parenté restent un modèle du genre, dont la valeur pédagogique constitue pour les étudiants une référence indispensable.

Les tracasseries administratives ont empêché que ces études majeures connaissent un prolongement auprès d'autres chercheurs qui, en ce domaine comme en d'autres, ont parfois dû se résigner à faire le choix d'un autre terrain. Quant aux auteurs birmanais, les seuls à avoir par la suite publié sur les minorités, le nombre plus que l'intérêt réel de leurs travaux nous impose d'en faire mention; il ne s'agit de manière générale que de catalogues sommaires des coutumes des ethnies, enrichis parfois d'intéressantes digressions sur les infrastructures nouvellement mises en place par le pouvoir central, mais dans lesquels peuvent être malgré tout extraites quelques informations éparses.

Malgré l'importance de ces travaux, le champ d'études encore à entreprendre reste considérable. Le petit groupe de jeunes ethnologues travaillant sur les minorités, sans réelle concertation encore, ne saurait y suffire. Il s'agit de chercheurs japonais – mais, faute de publier en anglais, à quelques exceptions près, leurs travaux restent souvent très difficiles d'accès aux chercheurs occidentaux – et français. Dans le domaine de l'ethno-histoire, Takatani Michio, en poste à l'Hiroshima University, mène des recherches sur le bouddhisme dans l'État Shan. Mlle Kumiko Yoshimatsu, de la Daito Bunka University, poursuit actuellement des enquêtes sur la communauté sino-musulmane de Birmanie et des pays limitrophes, tandis que Daw Yin Yin Myint s'intéresse de façon complémentaire aux Chinois Han de Birmanie.

* * *

Compromis depuis longtemps par l'absence d'une politique sérieuse de préservation, l'entretien du riche patrimoine artistique birman est aujourd'hui gravement négligé tandis que s'intensifie le pillage des objets d'art.

Sa conservation est pourtant à l'origine des premières actions d'assistance internationale, enclenchées à la suite du tremblement de terre qui a endommagé les monuments de Pagan le 8 juillet 1975. L'ampleur de la catastrophe avait convaincu le Gouvernement birman de demander l'aide de l'Unesco, et un programme de confortation financé par le Programme des Nations Unies pour le Développement a permis l'étude et la mise en œuvre de mesures antiséismiques sur quelques-uns des plus importants monuments. L'action de l'Unesco, à laquelle l'EFEO a participé en accueillant régulièrement à Pondichéry des stagiaires du Département d'Archéologie, grâce à une subvention du Ministère des Affaires Étrangères, a largement contribué à sortir de leur isolement archéologues et restaurateurs birmanais, qu'elle a initiés à des tâches nouvelles, comme

le relevé architectural des structures ou le traitement des enduits sculptés et des peintures murales: réalisés de 1982 à 1989 par une jeune équipe de Pagan formée sous la direction de Rodolfo Lujan, le nettoyage et la consolidation des peintures murales du temple Kubyauk-gyi de Myinkaba ont dévoilé de nombreux détails que G.H. Luce n'avait pu soupçonner à travers la couche de suie et de poussière qui les enrobait. Que cette action soit poursuivie sur les autres temples, et l'étude iconographique du site, appuyée sur des données plus sûres, pourrait contribuer à préciser la date encore très incertaine des nombreux monuments anépigraphes.

Force est malheureusement de constater que depuis 1993 cet effort n'a pas été poursuivi, et que le Gouvernement birman, comme le souligne courageusement ici même l'article de U Than Tun, s'est engagé dans une campagne de dégagements et de reconstructions hâtifs, sur des bases aussi incertaines physiquement que scientifiquement: l'ordre donné au Département d'Archéologie de reconstruire les parties hautes des monuments est dangereux parce qu'il impose une charge supplémentaire sur des murs insuffisamment renforcés, et parce qu'il implique, dans tous les cas où ces parties hautes ont disparu, une restitution parfaitement hypothétique hors de toute évidence architecturale. Lorsque s'ajoutent à cette décision celle de mener des fouilles sur un nombre de sites et à un rythme incompatibles avec tout travail sérieux, et le refus de tenir compte des recommandations internationales pour l'aménagement de la zone archéologique au point d'implanter en son centre un terrain de golf et de remplacer l'ancien musée par un bâtiment de plusieurs étages aussi inutile qu'incongru, on mesure l'inquiétude de la communauté scientifique sur l'avenir d'un des plus beaux sites d'Asie.

L'aide internationale a aussi contribué à la conservation du patrimoine littéraire, en particulier par le microfilmage des manuscrits aux Archives Nationales de Rangoon. La situation est beaucoup plus sombre en province, et face à une disparition que les menaces accrues de ces dernières années rendent de plus en plus rapide, Peter Skilling ne peut qu'intercepter les nombreux manuscrits birmans qui arrivent clandestinement en Thaïlande et les acheter systématiquement pour la Pali Text Society avant qu'ils ne soient débités feuille à feuille ou transformés en abat-jour dans les magasins d'antiquités. Une lettre d'information fait périodiquement le point sur cette activité³.

* * *

La nécessité de prolonger les études ponctuelles par des dépouillements plus systématiques, par des éditions critiques et des traductions, et de mettre au point des outils d'analyse plus performants est chaque jour plus évidente. Denise Bernot en a toujours eu conscience, dont les volumes de la *Bibliographie birmane* et du *Dictionnaire Birman-Français* restent des instruments indispensables. C'est pratiquement dans tous les domaines que chercheurs et institutions s'attachent aujourd'hui à mettre au point de tels outils.

La multiplication des précis de grammaire est à l'image du nombre et de la qualité des dictionnaires auxquelles cette langue continue de donner lieu. Si le *Burmese-English Dictionary* d'Adoniram Judson publié pour la première fois en 1852 et maintes

3. *Fragile Palm Leaves Newsletter for the Preservation of Buddhist Literature*, 68/123 Prachanivet 4, Prachachun Road, T. Tasai, A. Muang, Nonthaburi 11000 Thailand, fax: (+66 2) 962 14 69.

fois réédité et complété reste le plus célèbre, le *Myanmar-English Dictionary*, compilé par le Department of the Myanmar Language Commission, vient récemment et brillamment compléter une série dont le *University English-Burmese Dictionary* (Ba Han, 1966) était un des piliers; Annemarie Esche ajoute à son *Wörterbuch Burmesisch-Deutsch* un dictionnaire allemand-birman, de même que Denise Bernot qui vient de compléter les quinze volumes de son dictionnaire birman-français par un petit dictionnaire français-birman, en collaboration avec Christina Cramerotti et Mme Yin Yin Myint. Ont aussi paru les dictionnaires russe-birman et birman-russe, chinois-birman et birman-chinois, birman-japonais, tandis que d'autres sont en préparation.

Si les seuls dictionnaires disponibles pour les langues des minorités sont encore trop souvent les lexiques compilés par les missionnaires vers la fin du XIX^e s., le *Dictionary of Lahu* par James Matisoff (1988) montre ce que peut apporter à cet égard la lexicographie moderne. Nai Tun Way, qui avait déjà publié un dictionnaire môn-birman (Rangoon 1976), vient de voir imprimé à Bangkok son *Modern English-Mon Dictionary*, et prépare actuellement à Canberra un dictionnaire môn-anglais.

La recherche historique et archéologique affine également ses instruments. Le logiciel calendaire SEAC élaboré par J.C. Eade et L. Gislén donne la correspondance précise, jour pour jour, entre les ères utilisées en Asie du Sud-Est (Birmanie, Thaïlande, Cambodge) et le calendrier occidental (julien ou grégorien). Comme J.C. Eade le précise dans le présent volume, ce programme permet, outre la datation sûre des inscriptions anciennes ou des manuscrits, d'évaluer la cohérence et la précision des travaux des astrologues et de résoudre d'occasionnelles anomalies. Par exemple, certaines dates qui ne suivent plus l'usage local dans la *Jinakalamali*, une chronique de Chiang Mai en pali, retrouvent leur cohérence lorsqu'on les insère dans le calendrier birman.

À Heidelberg, Tilman Frasch prépare un répertoire biographique des personnages cités dans les inscriptions de Pagan, complété par un index des titulatures et des relations de parenté, et projette de réviser et de mettre à jour la liste des inscriptions, dont la dernière édition par Duroiselle remonte à 1921. L'édition et la traduction de ces inscriptions est progressivement enrichie par ses propres travaux, comme par ceux de U Than Tun, à qui nous devons également la publication en dix volumes des *Royal Orders of Burma AD1598-1885*.

La première véritable carte archéologique du site de Pagan a été diffusée par la *Pagan Newsletter*, tandis que, même incomplètement publié, l'*Inventaire des Monuments* par Pierre Pichard est déjà utilisé à Pagan par les archéologues birmans, comme pour des travaux universitaires de l'Europe à l'Australie. Six volumes ont à ce jour paru sur les huit prévus. Les deux derniers sont composés, et seront imprimés dès que les crédits le permettront.

Mais Pagan n'est pas toute la Birmanie, loin de là, et l'on ne pourra mieux saisir l'évolution de l'art en Birmanie que lorsqu'un effort systématique d'inventaire architectural et iconographique portera sur les autres sites, en particulier Pegu, Myauk U et le vaste complexe Ava-Sagaing-Amarapura-Mandalay-Mingun. Plusieurs chercheurs birmans seraient disposés à s'y consacrer pour peu qu'ils soient soutenus par leurs autorités de tutelle.

Denise et Lucien Bernot n'ont cessé de le montrer au travers de leur action, de leur enseignement et de leurs travaux: la connaissance scientifique des cultures de la Birmanie ne progressera qu'en prolongeant les indispensables enquêtes de terrain par des études comparatives soutenues par une méthodologie exigeante et par des outils d'analyse soigneusement élaborés. On voudrait espérer que cette ambition ne restera pas le privilège de seules équipes extérieures, et que les jeunes chercheurs birmans obtiendront enfin la formation nécessaire et des conditions de travail qui leur permettront de s'y impliquer pleinement.

PIERRE PICHARD et FRANÇOIS ROBINNE

Le choix de la transcription, comme celui des toponymes, a été laissé à chaque auteur, au détriment bien sûr de la cohérence de ce volume mais avec l'avantage de permettre à chacun de conserver l'usage qui lui convient: si l'épigraphiste, le linguiste ou l'ethnologue n'ont ni les mêmes critères ni les mêmes exigences, on espère qu'ils sauront se comprendre dans le dialogue que veut être ce livre. Autre source de disparité, la modification officielle de nombreux toponymes depuis 1988 a été diversement suivie selon les auteurs, tant anglophones que francophones. Il est vrai qu'elle bouscule des habitudes bien ancrées et complique quelque peu la lecture des cartes ou les recherches bibliographiques, mais elle se limite dans ce volume à quelques termes courants: Birmanie/Burma/Myanmar, Rangoon/Rangoun/Yangon, Pagan/Bagan, Pegu/Bago, Arakan/Rakhine.

Et pour offrir de cet ouvrage une vue d'ensemble immédiate, nous avons tenu à en présenter le sommaire sur une double page, au risque de choquer les puristes de l'édition qui ne sauraient le commencer qu'en page impaire. Nous aurions bien voulu pouvoir discuter de ce choix avec le passionné de belle typographie qu'était Lucien Bernot.